

marchés, celui de Londres. Je sais, (je vous prie de pardonner à mon égoïsme) combien sont soigneux les cultivateurs de Middlesex, de Surrey, et de Kent dans la manipulation de leur récolte de foin de prairies et de trèfle ; et je sais aussi que leur manière d'agir n'est en rapport ni avec nos moyens, ni avec notre climat, ni avec nos marchés. Mais ne pourrait-il pas se faire qu'une modification de leur méthode put nous convenir ? Je pense que cela pourrait être, et voyons si nous ne pourrions pas trouver cette modification.

Pour être bref, le cultivateur de Middlesex commence à faucher à 2 heures de l'après-midi, lorsque le foin est à peine tout en fleur. Jusque là, il ne peut y avoir de doute que sa méthode est applicable ici.

Mais maintenant vient le trouble. Le jour suivant, toute l'herbe coupée la veille et celle coupée le matin jusqu'à neuf heures, est fanée, ratelée, mise en rang, généralement bouleversée cinq ou six fois, et mis en veillottes (très-petites) ; de fait, c'est le vent qui est nécessaire, plutôt que le soleil, pour opérer le séchage. En théorie, tout le foin devrait être fait à l'ombre ; en pratique, chaque brin d'herbe, dans les fréquentes manipulations que le foin subit, a pour mission d'abriter son frère.

On fait ce travail pendant deux ou trois jours, mais ceci n'est pas praticable ici. Cela fait du foin parfait, mais nous n'avons pas le moyen d'en faire le travail ; de plus notre foin n'est pas un foin de prairies, mais, généralement, du mil et du trèfle. Comme de raison, je proteste contre le mil, comme je l'ai déjà fait dans ce journal, car je suis d'opinion que le foin ne devrait pas être notre seule provision d'hiver pour le bétail, et je ne puis admettre que l'on doive semer une herbe qui ne supporte pas d'être pâturée, si ce n'est mêlée avec d'autres herbes plus vigoureuses.

Comment traiterons-nous notre première récolte de foin, qui consiste généralement en trèfle rouge pour la plus grande partie ?

Si vous examinez, comme je le fais deux ou trois fois la semaine, les premières charges de foin nouveau qui sont vendues dans cette province, vous trouverez le mil et le trèfle dont elles sont principalement composées, dans l'état suivant : savoir : la graine du mil parfaitement formée, et le trèfle consistant en une tige et une fleur. Ceux qui, parmi vous, sont intelligents, ne voudraient pas ensemer leurs champs, quatre ou cinq fois de suite, en grain ; et, cependant, vous n'hésitez pas à laisser vos prairies mûrir presque parfaitement leur graine, d'année en année, et vous croyez bien faire. Mais quoi ! les céréales ne sont rien autre chose que des herbes qui ont une graine plus grosse que celle des autres herbes : Vous pouvez ruiner votre terre en lui laissant mûrir dix récoltes de mil, aussi bien qu'en y cultivant du grain dix ans de suite. Vous commencez à vous apercevoir de la vérité de l'un de ces cas, mais vous fermez les yeux sur l'autre.

Mais, enfin, quel bien votre bétail peut-il retirer de la paille et de la tête du trèfle ? Examinez-les, mâchez-les, et votre propre palais vous dira, sans analyse chimique, qu'elles sont sèches, sans saveur et ligneuses. Si vous réfléchissez un peu, vous ne pourrez vous imaginer un instant que les quelques embryons de graines que chaque tête vous donnera, peuvent vous être de quelque valeur ! Je déclare, sans affectation, que rien ne me cause plus de peine que de voir, comme je l'ai vu, les superbes récoltes de foin, qui sont si généreusement données dans toute l'étendue des townships de l'est, plus qu'à moitié perdues, par la négligence à apporter à leur manipulation les précautions que la simple réflexion suggère. Nulle part, dans le cours d'une assez longue vie consacrée en partie à voyager, je n'ai vu de plus belles récoltes ; et nulle part aussi je n'ai vu autant de mauvais foin.

Comment devrions-nous traiter cette abondance de richesses pour en retirer la plus grande valeur possible ? Nous avons la matière première, comment devons-nous la manufacturer pour notre plus grand avantage ? Supposons que nous avons une récolte d'herbe de première année, composé d'un peu de mil, et surtout de trèfle. Il est évident que, plus le trèfle est remué plus il sèche vite ; mais il y a une autre considération, plus il est remué et plus il perd de feuilles. Ici vient le moment d'indiquer notre mode de préparer le trèfle dans le sud de l'Angleterre, trèfle qui vaut toujours de 20 à 30 chelins de plus, par tonne, que n'importe quelle autre espèce de foin. Fauchez lorsqu'il est tout en fleur, laissez les andains sans y toucher jusqu'à ce que le dessus commence à se faner puis retournez les, et laissez-les jusqu'à ce que cette nouvelle surface soit aussi fanée, ensuite, mettez la récolte en veillottes, petites ou grosses, suivant l'état du foin et de la température, mais bien faites et plus petites du haut que du bas, afin qu'elles retiennent le moins de pluie possible ; le foin suera en veillottes, et sera bon, au bout de quelques jours, à être transporté à la grange, (ou, ce qui est préférable, à être mis en meulons). Le mil sera vert, et le trèfle aura toutes ses feuilles adhérentes à la tige, qui sera tendre et succulente, au lieu de rester, pour ses meilleures parties, sur le champ, entièrement inutile pour les hommes et le bétail.—A. R. J. F.

Culture Variée.

Le point discuté tel que je le comprends, est que la production du lait combinée avec l'élevage du bétail, est plus profitable, pour les cultivateurs des Cantons de l'Est, que la production du lait seul. Le sujet présente un vaste champ de discussion, et va sans aucun doute être l'occasion de beaucoup de talent mis au jour ; et c'est certainement un grand point pour nous, que d'effectuer un échange d'opinions, de profiter ainsi de l'expérience de chacun.

En discutant cette question, je dois, d'après mes convictions et mon expérience personnelles, aussi bien que d'après mes observations en général, me ranger du côté de l'affirmative, et je vais m'efforcer de vous prouver, que la production du lait combinée avec l'élevage du bétail, ou comme je l'appellerai "la culture variée" (car, si on élève du bétail il faudra aussi cultiver du grain) nous paie mieux que la production du lait seul, ou toute autre spécialité ; et j'essaierai aussi de vous prouver que nous avons produit trop de lait.

Nous devons d'abord considérer cette question dans toutes ses conséquences et son influence sur notre bétail laitier. Si nous avons une bonne laiterie, de bonnes vaches à lait, et si nous élevons assez de génisses venant de nos meilleures laitières, pour remplacer les vieilles vaches, à mesure qu'elles deviennent inutiles, et aussi, assez pour mettre de côté les mauvaises, nous sommes en bonne voie pour améliorer notre bétail. Comme de raison, nous devons pratiquer l'élevage avec jugement, et ne pas nous en rapporter au hasard, ou à des rebuts, pour atteindre notre but. Pour moi, j'aimerais mieux avoir deux génisses élevées par moi, que trois également bonnes en apparence, mais amenées chez moi de je ne sais où ; les premières font chez elles, et je connais leurs dispositions, et je sais aussi qu'elles n'ont hérité d'aucun vice, car je considérerais comme le comble de la folie le fait d'élever d'une vache vicieuse ; car les animaux acquièrent toujours assez de vices, sans en prendre chez leurs parents. J'ai des soupçons sur les trois génisses achetées, elles peuvent être d'humeur farouche. Il y aura certainement une bataille, avec tous ses dangers, pour décider qui sera la maîtresse. Pis que tout cela, à mon avis, moi, un producteur, et ayant en main le moyen d'élever mon propre bétail à bon marché, il me faut sortir argent en main, et me transformer en consommateur, ce qu'un cultivateur ne devrait jamais être, de ce qu'il peut produire. Quelques-uns diront, peut-être, qu'ils peuvent